XVII-XVIII. Revue de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles

Du pays de l'exil à la patrie rêvée: le Portugal dans *The Journal of William Beckford in Portugal and Spain* (1787-1788)

Nathalie Bernard

Résumé

Source principale de l'un des derniers récits publiés par William Beckford, Italy, with Sketches of Spain and Portugal (1834), le journal qu'il tint lors de son premier séjour au Portugal est pourtant demeuré inconnu jusqu'au XXe siècle. La découverte de cet ouvrage permet de mieux comprendre comment s'est élaboré entre l'anglais Beckford et ce pays étranger un lien profond, intime, mais aussi ambigu : le journal traduit la fascination et l'attachement, mais également l'hostilité éprouvés par le jeune homme à l'égard du Portugal et de ses habitants. Ces sentiments intenses révèlent l'identité complexe d'un voyageur parti en quête de lui-même : si Beckford se montre d'abord nostalgique à l'égard de son domaine anglais, le Portugal deviendra néanmoins la patrie de ses rêves.

Abstract

Though it was the main source of one of his last works, Italy, with Sketches of Spain and Portugal (1834), the journal Beckford kept during his first stay in Portugal remained unknown until the twentieth century. This text gives the reader a better grasp of the way Beckford came to entertain a special and intimate relationship with Portugal, a relationship at first not devoid of hostility and resentment towards this foreign country and its inhabitants. These violent feelings reveal Beckford's complex identity : a stranger in a strange land, he moved from painful longing for his estate in England, to a new appreciation of Portugal as the country where he could best express his eccentric personality, in short- as the country of his dreams.

Citer ce document / Cite this document :

Bernard Nathalie. Du pays de l'exil à la patrie rêvée: le Portugal dans *The Journal of William Beckford in Portugal and Spain* (1787-1788). In: XVII-XVIII. Revue de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles. N°64, 2007. La Bible dans le monde anglo-américain des XVIIe et XVIIIe siècles [Colloque tenu en Sorbonne les 25 et 26 novembre 2006] pp. 321-338.

doi : 10.3406/xvii.2007.2348

http://www.persee.fr/doc/xvii_0291-3798_2007_num_64_1_2348

Document généré le 21/10/2015

BY: $ = creative commons

DU PAYS DE L'EXIL À LA PATRIE RÊVÉE : LE PORTUGAL DANS *THE JOURNAL OF WILLIAM BECKFORD IN PORTUGAL AND SPAIN (1787-1788)*

Résumé : Source principale de l'un des derniers récits publiés par William Beckford, *Italy, with Sketches of Spain and Portugal* (1834), le journal qu'il tint lors de son premier séjour au Portugal est pourtant demeuré inconnu jusqu'au XXe siècle. La découverte de cet ouvrage permet de mieux comprendre comment s'est élaboré entre l'anglais Beckford et ce pays étranger un lien profond, intime, mais aussi ambigu : le journal traduit la fascination et l'attachement, mais également l'hostilité éprouvés par le jeune homme à l'égard du Portugal et de ses habitants. Ces sentiments intenses révèlent l'identité complexe d'un voyageur parti en quête de lui-même : si Beckford se montre d'abord nostalgique à l'égard de son domaine anglais, le Portugal deviendra néanmoins la patrie de ses rêves.

Abstract : Though it was the main source of one of his last works, *Italy, with Sketches of Spain and Portugal* (1834), the journal Beckford kept during his first stay in Portugal remained unknown until the twentieth century. This text gives the reader a better grasp of the way Beckford came to entertain a special and intimate relationship with Portugal, a relationship at first not devoid of hostility and resentment towards this foreign country and its inhabitants. These violent feelings reveal Beckford's complex identity : a stranger in a strange land, he moved from painful longing for his estate in England, to a new appreciation of Portugal as the country where he could best express his eccentric personality, in short – as the country of his dreams.

« Memories of Portugal will always be the memories nearest to my heart » : ainsi s'exprimait en 1812 l'écrivain anglais William Beckford, auteur du conte oriental *Vathek* (1786), vingt-cinq ans après avoir foulé pour la première fois le sol portugais.[1] C'est que Beckford avait, depuis, effectué deux autres séjours prolongés dans

1. W. B. à Franchi, 2 juillet 1812 (Alexander, *Life* 125).

ce pays : il s'y était en effet rendu entre novembre 1793 et octobre 1795, puis, à l'occasion d'un troisième et dernier voyage, d'octobre 1798 à juillet 1799.[2] Toutefois, lorsqu'il débarqua à Lisbonne le 24 mars 1787, ce pays lui était étranger à plusieurs égards : non seulement il n'en parlait pas la langue,[3] mais il n'aurait tout simplement jamais dû y accoster. En effet, Beckford, alors âgé de vingt-sept ans, faisait route vers la Jamaïque, où sa riche et influente famille possédait de nombreuses plantations, lorsqu'il décida soudain de ne pas poursuivre une traversée jugée trop pénible et qui le conduisait en outre vers des climats dont il redoutait la chaleur étouffante : « No one ever embarked even for transportation with a heavier heart. The more I hear of Jamaica, the more I dread the climate, which I fully expect will wither my health away » (*Journal* 14). En outre, son arrivée précipitée au Portugal, et son installation dans ce pays pendant huit mois, du 24 mars au 3 décembre 1787, sont dues à des circonstances tout à fait particulières, qui apparentent ce premier séjour à un véritable exil. En effet, en 1784, Beckford avait été au cœur d'un formidable scandale sexuel. Accusé d'avoir « corrompu » un très jeune aristocrate du nom de William Courtenay, il avait été contraint de quitter l'Angleterre pour faire taire les rumeurs.[4] Il eut, de plus, le chagrin de voir sa jeune épouse mourir quelque temps plus tard, en mai 1786, et la douleur de se voir soupçonné d'avoir contribué à ce décès prématuré par les mauvais traitements qu'il lui aurait fait subir.[5] Amer, presque anéanti,

2. « Au total, on peut admettre que Beckford séjourna au Portugal pendant près de trois ans et demi, en trois fois » (Parreaux 119-120).

3. Cependant, on sait d'après le *Journal* qu'il apprit rapidement le portugais durant son séjour : « […] Beckford améliora rapidement sa maîtrise de la langue ; et, le 15 octobre 1787, il était capable de comprendre et de goûter la représentation d'une farce populaire en portugais – ce qui constituait certainement un bon critère de sa compréhension pratique de la langue » (Parreaux 130).

4. L'affaire est connue sous le nom de « Powderham scandal ». Laurent Châtel la résume ainsi : « Lord Loughborough accusa Beckford d'avoir abusé de son neveu à l'automne 1784, ce qui ne se solda par aucune poursuite judiciaire, mais ostracisa Beckford pour le restant de ses jours » (*Utopies paysagères* 87).

5. Lettre à Lady Craven, 1790 : « You was [*sic*] in Turkey or in Lubberland when the storm raged against me and when I was stabbed to the heart by the loss of Lady Margaret. And what was the balm poured into my wounds – a set of paragraphs accusing me of having occasioned her death by ill-usage » (Oliver 258). Beckford avait épousé Lady Margaret Gordon, fille du Comte d'Aboyne, trois ans plus tôt.

Beckford dut alors renoncer à l'ambition de briller dans la haute société anglaise à l'image de son père, qui avait été à deux reprises maire de Londres.[6] Mais plus cruel encore pour le jeune homme fut l'exil qui allait le forcer à vivre, pendant de longues années, loin de ses terres anglaises de Fonthill.

Retrouvé au XXe siècle et publié en 1954, *The Journal of William Beckford in Portugal and Spain 1787-1788* rend compte, au fil des mois, des rapports complexes et intenses que Beckford tisse avec le Portugal dès ce premier séjour.[7] Nous nous attacherons ici au journal portugais, sans nous préoccuper de celui, plus sommaire,[8] qu'il consacre à l'Espagne : en effet, à Madrid, Beckford fut trop happé par le tourbillon de la vie sociale pour prendre le temps de consigner ses activités avec autant de précision et de soin qu'il le fit au Portugal.[9] Avant de comprendre comment ce pays devint à ses yeux, avec le temps, une « Patrie pour l'imagination et la sensibilité », selon la formule qui donne son titre à l'étude d'André Parreaux, il convient tout d'abord d'analyser le sentiment d'étrangeté qu'y éprouva l'exilé. Certes, dès 1787, Beckford fut extrêmement choyé par la riche et puissante famille Marialva et fit montre d'impressionnantes facultés d'adaptation en adoptant les mœurs, notamment religieuses, de ce pays catholique. Toutefois, il se sentit fondamentalement seul et incompris lors de ce premier séjour, à la fois étranger à l'Angleterre, qui le rejetait, et au Portugal, puisqu'il rêvait toujours de regagner Fonthill. Ainsi que l'écrit Malcolm Jack, « His feeling of exile and hopelessness depressed him and amid his enjoyment of the newness of everything round him, can be found

6. Pour un portrait de William Beckford père, voir Alexander, *Journal* 9.

7. Le *Journal* fut retrouvé dans les papiers personnels du duc de Hamilton, qu'avait épousé Susan, la fille de Beckford. Boyd Alexander explique que l'existence de ce journal n'était pas connue. C'est le biographe de Beckford, Guy Chapman, qui en découvrit deux pages, écrites sur des feuilles éparses. Alexander a retrouvé par la suite douze autres pages manuscrites (« Hamilton Papers ») dans les papiers des Hamilton (*Journal* 19-20).

8. Dans l'édition du *Journal* par Alexander, 245 pages sont consacrées au Portugal, contre 34 pour l'Espagne.

9. Entrée du 21 janvier : « I have no time to write. From the moment my eyes open to that in which they close, I think confusedly of Mme de Santa Cruz, the Turks, Mohammed, Listenais etc. ? » (318-319). Un critique anglais écrit : « The entries in this *Journal* which concern Madrid are hardly more than a record of a social round. They contain few of those Beckfordian sentences that are so poetic in their vivacity or languor […] » (cité dans Parreaux 111).

expressions of the typical expatriate's complaints » (51). Cependant, nous verrons que le Portugal apparut également comme le révélateur d'une étrangeté inhérente à Beckford : en dépeignant la décadence « à l'orientale » des mœurs portugaises, l'architecture maure typique de ce pays et la beauté picturale des paysages naturels de la région de Lisbonne, c'est avant tout à l'élaboration d'un autoportrait complexe et saisissant que se livre Beckford dans son *Journal*.

Si ce texte apparaît si intimement lié à la quête identitaire de son auteur, c'est que, grand amateur de récits de voyage, qu'il rassemblait dans sa bibliothèque de Fonthill, Beckford se plaçait plus volontiers dans les pas du Voyageur sentimental de Sterne[10] que dans ceux des enquêteurs scientifiques influencés par les préceptes de la Royal Society.[11] Loin de s'intéresser à l'édification de son lecteur en produisant un compte-rendu rigoureux du pays visité, il entendait s'adonner à la rêverie et narrer les variations subtiles de ses propres humeurs : à l'ère de la vue succédait celle de la vision, que les romantiques placeraient au cœur de leur démarche poétique. En effet, très vite, à la lecture du *Journal*, il apparaît que Beckford ne voyage pas tant au Portugal que dans sa propre imagination qui l'emporte sur la perception du lieu réel : le texte invite à parcourir un monde intérieur, entre souvenirs et rêveries.[12] Sous l'effet conjoint du deuil et de l'amertume causée par l'exil,[13] Beckford semble longtemps étranger au Portugal, qu'il traverse sans vraiment parvenir à le voir et qui paraît surtout pour lui être l'occasion de revisiter en esprit des lieux déjà connus et familiers. Les rêveries qui l'occupent se révèlent

10. Pour une analyse synthétique des points communs et des divergences entre le journal de Beckford et *A Sentimental Journey* de Lawrence Sterne, voir Magdi Wahba (Moussa 52).

11. Thomas M. Curley étudie la place qu'occupent les récits de voyage de Beckford dans la tradition du genre et la place de la royal Society (Curley 1819-20).

12. Geoffrey Bullough voit en Beckford un précurseur de Percy Shelley: « He was essentially a Mental Traveller, an Alastor-type a generation before Shelley depicted that doomed seeker after the ideal » (Moussa 46). Mirella Billi rapproche les « rêveries » de Beckford des *Rêveries d'un promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau (42).

13. « When Lady Margaret died on May 26th, 1786, from complications arising from the birth of her second child, it was the second of two blows that transformed her husband, William Beckford, from a creative and confident man of the world into a bitter exile » (Graham, *Vathek* xv).

pour la plupart fort nostalgiques et l'incitent à revivre les douloureux événements d'un passé récent : il n'est pas rare qu'au hasard d'une promenade ou d'une rencontre un souvenir vienne se superposer à l'observation du Portugal. Voyage dans l'espace intérieur, le *Journal* constitue donc un voyage dans le temps : au hasard d'une date, le texte met parfois en parallèle deux époques qui encadrent un destin malheureux. Ainsi Beckford écrit-il :

> This day three years ago I little dreamt of ever having a conference with friars in Portugal. I was then on the high road to fame and dignity, courted by Mr. Pitt, fawned upon by all his adherents, worshipped and glorified by my Scotch kindred, and cajoled by that cowardly effeminate fool William Courtenay. (*Journal* 61)

De la même façon, les jeunes femmes dont il fait la connaissance éveillent en lui le souvenir nostalgique de sa défunte épouse. Les toilettes délicates et l'extrême jeunesse de Henriqueta de Marialva rappellent celles de Margaret : « D. Henriqueta was dressed in one of those baby dresses of rose-coloured silk and muslin I am so fond of, and that my lovely Margaret used to wear » (*Journal* 105).

Plus narcissique que l'égotiste Yorick, plus enclin aussi à s'abandonner à l'imagination, Beckford manifeste en outre pour les paysages une prédilection que ne renieront pas les poètes romantiques.[14] Au gré des différents paysages qu'il présente à Beckford, le Portugal apparaît dans le *Journal* soit comme l'opposé des contrées verdoyantes d'une Angleterre fantasmée, idéalisée par le discours élégiaque de l'exilé, soit comme son double. Le plus souvent, les aléas du temps et la végétation hostile du Portugal rappellent à Beckford, par contraste, la douceur du climat qui baigne l'Angleterre. De nombreuses citations consignent la chaleur étouffante sur le ton de la plainte : « It is hot and stifling » (97) ; « It is furiously hot and the thermometer at 86 » (119). La canicule estivale est d'autant plus insupportable que le logement de Beckford à Ramalhão est mal isolé : c'est une construction préfabriquée importée des Amériques après le tremblement de terre de 1755 (102). Dépourvue de cheminée, cette habitation soumet également son occupant aux rigueurs du vent et du froid (171). Dans ces circonstances, on ne s'étonnera guère si les paysages portugais sont

14. Billi compare le paysage beckfordien aux paysages romantiques de Wordsworth, Coleridge et d'autres poètes romantiques.

souvent décrits comme maussades et tristes : ainsi, la région de Sintra, vers Mafra, paraît désolée et stérile, « […] a parched open country thinly scattered with windmills and villages. The look backwards on the woody hills and pointed rocks is pleasant enough, but when you look forwards nothing can be more black or barren than the prospect » (174).

Lassé du climat trop pénible de son pays d'accueil, Beckford regrette la douceur de vivre dont il a fait l'heureuse expérience dans le passé, en Angleterre et en Suisse. À plusieurs reprises, les collines du Portugal, où seuls semblent pousser de robustes aloès, convoquent par contraste les paysages verdoyants des bords du lac de Genève : « I wish they [the mules] were drawing me along the smooth roads on the banks of the Lake of Geneva. I am sick to death of sandy hills and leaden-coloured aloes, and sigh after waterfalls and verdure » (123). Certes, il arrive, même au début de son séjour, qu'il soit séduit par les paysages portugais : toutefois ceux-ci sont en général perçus non dans leur spécificité géographique, comme étrangers et pourtant agréables, mais comme les simples relais d'une remémoration du paysage passé, tour à tour suisse ou anglais. Ainsi, les abords du Tage évoquent plusieurs fois les rives du lac de Genève et le bonheur passé auprès de l'épouse disparue :

> The vast expanse of waters, the variegated sky, the coolness of the air and the blue range of distant mountains brought full into my mind the scenery of the Lake of Geneva and a thousand circumstances attending the loss of her I loved more than my existence. (*Journal* 62)[15]

Les paysages pour lesquels il éprouve un attrait nostalgique ont pour point commun de susciter chez lui un sentiment de quiétude, de sérénité. Des exclamations élégiaques soulignent le sentiment de tranquillité que lui inspire la végétation et plus précisément la

15. La deuxième occurrence de cette ressemblance apparaît à la page 96 : « This is the very spot which a few weeks ago recalled so strongly to my mind the Lake of Geneva and all that befell me on its banks. You may imagine, then, this excursion tended much more to depress than exhilarate my spirits ». L'asssociation entre le Tage et le lac de Genève se poursuit à la page 121 : « The Lavradio Palace is situated on an eminence near the Patriarchal Cathedral and overlooks that glorious expanse of the Tagus which never fails putting me in mind of the Lake of Geneva ».

verdure des paysages naturels : « How I long after the verdure and tranquility of my beloved haunts in Savoy in Switzerland » (134). Cette verdure évoque sans doute le domaine de Fonthill, qui se voit paré des mêmes vertus apaisantes : « I cannot yet bring myself to dash to the ground every hope of re-establishing myself at home, and enjoying in honour and tranquillity the lawns I have formed and the woods I have planted » (119). On notera néanmoins que Fonthill apparaît dans cette dernière citation comme le lieu où s'épanouissait l'honneur et la félicité perdus de son propriétaire. Il semblerait que Fonthill et son double suisse constituent avant tout un paysage fortement symbolique, que Beckford aspire à retrouver au Portugal : celui où il vivait dans l'insouciance, avant le drame et la cabale. Ainsi, lorsqu'il découvre au Portugal une végétation semblable à celle de Fonthill ou de la Suisse, lui apparaît-elle comme un être caressant et maternel, capable de le bercer et d'apaiser ses tourments, comme on le voit dans l'extrait suivant, qui évoque le murmure des roseaux de la vallée d'Alcantara : « […] their fresh green leaves, waving with the feeblest wind, form a perpetual murmur. I am very fond of this rustling, it half lulls me asleep, and helps me to forget every care for a few moments » (64). Le domaine originel de Fonthill est lui-même explicitement associé au bonheur innocent et à des présences féminines ou enfantines présentées comme bienveillantes : c'est là, en effet, que se trouvent la dépouille de l'épouse adorée, de la mère, et des enfants de Beckford, ainsi qu'il l'explique :

> I explained as well as I was able, in answer to this vehement sally of the Marquis', the various and tender ties that bond me to England – the place of my nativity which I had rendered so eminently beautiful, the spot where my poor Margaret's remains were laid, my mother, my children ! (*Journal* 117)

Comme l'indique peut-être dans la citation précédente le terme de « nativity », l'innocence perdue s'exprime parfois au gré du *Journal* par des références bibliques. L'exilé est une figure postlapsarienne : tel Adam après la Chute, il ne peut que pleurer amèrement l'Angleterre, véritable Éden dont il est désormais banni :

> I have been haunted all night with rural ideas of England. The fresh smell of my pines at Fonthill seemed wafted to me in my dreams. The bleating of my sheep and lowing of herds in the deep valley of Lawn Farm faintly sounded in my ears. And shall I banish myself forever from these happy scenes of my childhood ? Shall I

> renounce that earth where my poor Margaret is laid, that spot where her lovely infant was born ? My heart beats. I am bathed in tears. I have no one into whom bosom I can pour my sorrows. (*Journal* 99-100)

Adam déchu,[16] Beckford évoque une autre figure de la persécution et de la souffrance. Si le domaine de Fonthill est associé à la présence angélique de sa défunte épouse, il se voit sous les traits du Juif errant rejeté de tous : « That tutelary angel it has pleased the Great Being to take away from me, and I am now left almost without a friend wandering about the world, the object of the vilest calumnies and the most capricious persecution » (63). Tandis qu'il mesure la déchéance qui le fait passer du statut d'héritier du plus riche patrimoine anglais à celui de paria, Beckford s'associe désormais à une autre figure de la Chute. Il apparaît en effet comme un nouveau Satan :

> Mass was performed in my chapel this morning in honour of the valiant St. Michael. I assisted with apparent devotion, but could not help feeling all the while more sympathy for the old Dragon than became a pious Catholic. Alas, we are both fallen angels ! Six years ago how triumphantly did I pass this festival at Fonthill, seated at the foot of my father's statue, receiving the congratulations of the first personages in my nation, universally esteemed, looked up to, and admired. The loss of Lady Margaret has harrowed up my feelings, or else the contrast between my present and past situation would have rushed this day into my mind with all its bitter circumstance, and almost have driven me distracted; but I remained unmoved. (*Journal* 213-214)

Comme en témoigne l'adjectif « bitter », l'amertume de Beckford a donc tout lieu d'être intense. S'il se sent étranger au Portugal et aspire à retrouver Fonthill, il nourrit cependant des rapports ambigus avec l'Angleterre. Il reste, en effet, très blessé du comportement de ses compatriotes, qui, dit-il, se sont livrés à son égard à une véritable persécution. Ce sont en effet les Anglais ont fait de lui un étranger et un paria. Son ressentiment est tel qu'il envisage parfois, sous le coup de la colère, de ne jamais retourner dans son pays natal :

16. Châtel explique ainsi le lien causal entre le scandale de Powderham et l'image obsédante de l'Éden perdu : « […] il est certain qu'il vécut cet épisode comme la perte définitive du 'paradis', persuadé d'avoir perdu sa faculté de libre vision et d'être à jamais l'Intouchable » (*Utopies paysagères* 108-109).

> I am almost ready to give up the contest and build my nest in the first country whose inhabitants will promise to keep the English at a distance. Could the Marquis of Marialva look into the depths of my heart he would see its blood boil with indignation and rage against England. (*Journal* 124)

Si le paysage anglais de Fonthill symbolise à ses yeux nostalgiques un paradis perdu, le Portugal représente à l'inverse l'enfer où la cabale l'a précipité : la chaleur torride du climat portugais est explicitement associée aux flammes infernales : « I am at the last gasp with heat; no doubt these hot climates play the devil with me » (44-45) ; « It was horribly dusty. The roads are bedevilled with loose sand strewn thick all over them » (194).

La religion catholique devient sous sa plume l'une des composantes de la nature infernale du Portugal : en effet, les lieux de culte catholiques, tels que le couvent de Mafra, apparaissent dans le *Journal* comme autant de retraites où quelque puissance maléfique et monstrueuse s'applique à dévorer les vivants : « The distant convent of Mafra looked like the palace of a giant, and a whole country around it as if the monster had eat [*sic*] it desolate » (129). L'assimilation entre catholicisme et satanisme n'est paradoxale qu'en apparence. En se livrant à cet amalgame, Beckford s'inscrit dans la droite ligne des représentations culturelles héritées de la Réforme, qui associaient catholicisme, hypocrisie et dépravation. On peut songer aux *Travels through France and Italy* (1766) de Tobias Smollett, par exemple.[17] Le catholicisme du Portugal lui paraît d'autant plus malfaisant et mutilant qu'il est obligé de contrefaire la piété pour faire oublier le scandale de Powderham et espérer obtenir une audience de la reine.[18] Dans le *Journal*, il s'exclame: « How tired I am of keeping a mask on my countenance. How tight it sticks – it makes me sore » (41). Il ne s'agit toutefois pas de croire que l'Anglais Beckford souffre seulement de l'aliénation culturelle due à la pratique

17. Parreaux note à propos du Portugal : « Rarement bien documentés, presque toujours victimes des préjugés et de la déformation religieuse caractéristiques de la bourgeoisie protestante anglaise de cette époque (dont il étaient, en général, d'authentiques représentants), les voyageurs britanniques étaient fort mal préparés par leur antipathie instinctive contre le pays, ses habitants ou ses institutions, à nous en donner un tableau compréhensif et vivant » (Parreaux 106).

18. Sur la situation politique au Portugal durant le séjour de Beckford, voir l'introduction d'Alexander (*Journal* 15-17).

religieuse que lui impose son séjour. Ce qu'il regrette surtout, c'est de devoir déguiser son attirance pour les très jeunes garçons.

Il s'agit à présent d'examiner comment la pratique du catholicisme portugais réprime ce penchant marginal tout en illustrant le goût de Beckford pour tout ce qui est étrange et étranger. Le Portugal ne constitue donc pas seulement la terre d'un exil subi : il se fait également dans le *Journal* le reflet de l'étrangeté fondamentale de l'écrivain. Lors de son séjour au Portugal, l'attitude de Beckford à l'égard du catholicisme est pour le moins ambiguë. [19] Au lieu de vilipender le zèle religieux des Portugais qu'il qualifie de fanatisme « diabolique », c'est avec une certaine approbation qu'il considère cette frénésie coupable :

> Here a vast mob was assembled, and two or three Capuchin preachers holding forth upon the illuminations and glories of the world to come. I should have listened with pleasure to their harangues, which appeared from the short specimen I caught of them to be full of diabolical fire and frenzy. (*Journal* 263)

On ne s'étonnera toutefois pas que Beckford salue, en même temps qu'il le condamne, le « fanatisme diabolique » attribué aux catholiques : lors de son séjour au Portugal, ne se perçoit-il pas comme un nouveau Satan ? Le pays qui symbolise sa douloureuse déchéance se révèle donc territoire adéquat pour un paria coupé des mœurs de son pays natal. Le Portugal apparaît comme l'enfer sur lequel il est prêt à régner.

Son intérêt pour la religion catholique ne date pas de son installation au Portugal : n'était-il pas, jusqu'à sa disgrâce, l'héritier le plus riche d'Angleterre, « England's wealthiest son »,[20] selon la formule de Byron ? Si les Anglais ne l'avaient pas injustement chassé de ses terres, il aurait été le premier d'entre-eux, prétend-il : le plus riche, assurément, et, auprès de l'épouse qu'il pleure désormais, le plus heureux aussi. Puisque le sort s'acharne sur lui, le voici, à défaut, le plus malheureux, le plus infâme de tous.[21] Beckford est

19. Pour une étude du rapport de Beckford à la religion, notamment au culte catholique, voir Darton 39-48.

20. « Childe Harold's Pilgrimage ». Alexander a repris cette formule dans le titre de la biographie qu'il a consacrée à Beckford.

21. Voir le concept d' « enfer-mement » développé par Châtel (*Utopies paysagères* 102).

passé de la suprématie à l'abjection, laquelle n'est finalement que la face sombre de cette exception qui a toujours marqué son existence.[22] En résumé, l'étranger auquel Beckford accorde toute son attention lors de son séjour n'est pas le Portugal : c'est lui-même. Être à part, extraordinaire, Beckford ne se décrit-il pas comme une créature proprement « exotique » qui suscite toutes les curiosités, comme lors de sa première rencontre avec D. Henriqueta de Marialva, « […] eager to approach and examine the exotic being she had probably heard so much of » (38).

Depuis longtemps, l'étrange étranger qu'est Beckford s'est créé un monde à part, imaginaire, un fantasme d'Orient décadent à travers le filtre duquel il va tracer une représentation personnelle du Portugal. Une telle représentation n'est certes point paradoxale, puisque, comme le rappelle Diego Saglia, la péninsule ibérique dans son ensemble était perçue traditionnellement comme un pont reliant l'Europe aux cultures dominées par l'Islam et considérées comme « orientales » (77). Néanmoins, il s'agit pour Beckford d'un aspect crucial du Portugal :

> His drawing-master, Alexander Cozens, an important early English water-colourist, was born in Russia and had known Persians. Sir William Chambers, who taught him the principles of architecture, had sailed before the mast to China, and was an authority on Chinese gardening. Beckford read everything he could (even in Arabic and Persian) about the Arabs, the Chinese and the Indians, and gloated over the whimsical caprices of Oriental sultans.[23] (Alexander, *Journal* 10)

C'est donc un Orient décidément composite et cosmopolite qui le charme et qu'il va s'appliquer à retrouver au Portugal. Bien que

22. « The young Beckford had always envisaged some grand or dramatic fate for himself. At the age of seventeen he had asked: 'What will be my Life ? what misfortunes lurk in wait for me ? what Glory ?' » (Lonsdale, *Vathek* xxx). Voir également Melville xxx.

23. Lonsdale souligne également l'attrait de Beckford pour le sadisme légendaire des despotes orientaux : « There is plenty of evidence for the rapid growth of his escapist longings for the exotic and the beautiful, especially the oriental. John Lettice, his tutor, had to force him at the age of thirteen to burn a 'splendid heap of oriental drawings etc.', but Beckford's appetite for such reading matter as the Arabian Nights and its imitators, for the more substantial imaginative literature which he read voraciously, as well as for any work concerned with the sadistic exploits of famous despots of all ages, remained irrepressible » (Lonsdale viii).

Saglia s'efforce de démontrer que l'orientalisme de Beckford, mieux documenté que celui de ses prédécesseurs du XVIIIe siècle, permet d'anticiper la description plus fine et moins stéréotypée qu'en donneront les écrivains de l'époque romantique, la représentation qu'élabore Beckford dans le journal de 1787-1788 rejoint en grande partie celle que s'est façonnée l'imaginaire collectif de la fin du siècle.[24] L'Orient y apparaît en effet comme l'espace aux contours géographiques imprécis d'une culture décadente, à la fois fastueuse et sensuelle, mais aussi cruelle et irrespectueuse de la vie (Saglia 81). Roger Lonsdale explique la fascination qu'exercent sur Beckford les contes orientaux en montrant qu'il y retrouve les thèmes chers à son imagination, la claustration et une forme de « sadisme », tandis que Luc Ruiz déclare qu'aux yeux de notre auteur « […] l'Orient figure le lieu de la liberté absolue » (191).[25] Il est en effet aisé pour Beckford d'assimiler le Portugal à un fantasme d'Orient décadent, puisque le régime de ce pays est toujours à l'époque celui de la monarchie absolue et que s'y exercent encore l'Inquisition ainsi qu'une religiosité extrême qui appartient, sinon au passé, du moins à un autre espace culturel qu'il localise en Orient : « The Count de Sampaio and the Viscount Ponte de Lima knelt by the Royal personages with as much abject devotion as Mussulmans [*sic*] before the tomb of their prophet or Tartars in the presence of the Dalai Lama » (233).

L'esthétique et l'architecture héritées des Maures semblent confirmer la lecture orientalisante qu'il fait du Portugal : ainsi, les bâtiments construits dans les jardins de l'un des palais des Marialva ressemblent à une mosquée avec leurs ornements constitués d'arabesques (96), tandis que la grande église du monastère de Bélem rappelle au visiteur le Temple de Jérusalem (269). La petite cour du couvent de Mafra ravit Beckford par son aspect oriental (« […] an oriental air to this little court that pleased me exceedingly », 46).

24. Avant d'écrire *Vathek* (1786), Beckford a travaillé sur la traduction de manuscrits arabes, entre 1780 et 1783 (Lonsdale ix). Ruiz (« William Beckford, coauteur ») et Châtel (« Les sources ») se sont penchés sur la manière dont il avait adapté les contes orientaux. Ruiz rappelle la source d'inspiration que fut pour Beckford l'ouvrage de Barthélémy d'Herbelot, *Bibliothèque orientale, ou Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connoissance des peuples de l'Orient* (« L'Orient » 178).

25. « His own additions to these tales (discussed at length by Professor Parreaux) reveal the characteristic alternation in Beckford of moods of longing for secluded, prelapsarian innocence and the indulgence of sexual and sadistic fantasy » (Lonsdale ix).

Il ne faudrait pas croire que l'intérêt que porte le *Journal* à l'architecture et à la décoration d'intérieur relève d'un simple constat esthétique : il participe d'une quête identitaire par laquelle Beckford tente de circonscrire un espace qui serait sien, un lieu réel (un type d'architecture, une demeure, un domaine) mais aussi symbolique qui transcende la notion de pays, de nation et traduise sa personnalité résolument étrange et exotique. Reflet du riche héritier anglais, la décoration orientale qu'il affectionne affiche partout l'abondance : c'est son le boudoir (« lantern room ») qui révèle le mieux l'identité de son occupant. Tout y est conçu pour charmer le spectateur, des artifices délicats qui éveillent les sens aux jeux de lumière et de matières subtils :

> […] was agreeably surprised to find the metamorphosis of my lantern room into a magnificent tent completed. The drapery falling in ample folds over the large sofas and glasses produces a great effect and forms the snuggest recesses imaginable. Four tripod stands of burnished gold, supporting lustres of brilliant glass half concealed by chintz curtains, add greatly to the richness of the scenery. The mat smoothly lain down and woven of the finest straw assumes by candlelight the softest and most agreeable colour, quite in harmony with the other objects. It looked so cool and glistening that I could not refrain from stretching myself upon it. (*Journal* 185)

Les lourds rideaux et les sofas créent une atmosphère luxueuse propice à l'indolence et à la gratification des sens, [26] de sorte que le décor renvoie comme un miroir aux caractéristiques les plus frappantes de la personnalité de Beckford que sont la sensualité et l'histrionisme.

Cependant si les mœurs et l'architecture du Portugal épousent les rêveries orientalisantes de Beckford, les paysages naturels renvoient aussi à l'observateur un reflet de lui-même. Comme l'Orient, la nature élabore dans le *Journal* un espace mythique qui reflète la personnalité de l'auteur et constitue un « mindscape », où espace géographique et espace mental se superposent et se confondent. On

26. Voir aussi : « It was after nine before we got home and drank tea in a careless indolent manner reclined on couches inhaling the perfume of jasmine » (*Journal* 112). Jean Lacroix attire l'attention sur la sensorialité et la sensualité propres à l'écriture de Beckford (73-92).

va retrouver dans la représentation de la nature que propose le *Journal* la même dualité, particulièrement cruciale dans le cas de Beckford, entre spontanéité, émotion et sensualité d'une part, et d'autre part mise en scène savante et recours à l'artifice. Tout d'abord, il aime se présenter comme un être parfaitement en adéquation avec la nature et qui fusionnerait avec elle : « I am more and more averse to quitting this country. I cling to every rock, to every tree, (and) look at Mafra with eager eyes » (236). Ainsi nourrit-il pour les plantes une passion qui semble essentiellement narcissique : tel le jeune homme de la fable mythologique penché sur le miroir des eaux où il observe son image jusqu'à y sombrer et se trouver métamorphosé en fleur, Beckford semble se mirer dans les massifs fleuris qu'il contemple pendant des heures, fasciné par le charme de leur apparence et de leur fragrance. Il s'identifie même à une giroflée delicate, mise à l'épreuve par le climat rigoureux : « The weather is cool and temperate and yet I am out of order and hang my head like a gillyflower » (69-70). Attaché à la nature par un lien intime, il déploie sa sensualité dans le refuge complice des paysages naturels, qui matérialisent dans le *Journal* son « jardin secret ». C'est dans des espaces fleuris qu'il abrite ses enlacements avec les jeunes hommes qu'il aime : « Oh that it were decent and proper for me to lay this spirit, not in the Red Sea, but on a bed (of) rose leaves, defended from mosquitoes by awning of gauze, and cooled by an almost imperceptible rain of iced perfumed water » (153).

Mais si l'espace naturel, propice à la sensualité, se révèle en adéquation avec les désirs profonds de l'homme et symbolise une certaine spontanéité dans l'expression des sentiments, ce même espace naturel porte également le sceau de l'artifice et se fait le double de l'artiste. En effet, à l'image de Beckford lui-même, la nature aime se donner en spectacle. Les termes « scene » ou « scenery », évoquant le décor, apparaissent souvent dans le *Journal* pour qualifier les paysages. Ainsi, depuis la véranda de Horne, le panorama devient-il scène de théâtre : « The woody scene discovered from his veranda had assumed this evening a dingy hue and the cliffs were lost in clouds » (200). C'est également le terme de « scenery » qu'il emploie pour qualifier la mise en scène époustouflante à laquelle se livre parfois le soleil couchant : les nuages dans lequel il s'est drapé apparaissent comme autant de monuments somptueux, et Beckford regrette que D. Pedro ne puisse avec lui partager ce spectacle :

> I wished him in the carriage – the evening was so tranquil, the air so fragrant, and the clouds in which the sun had wrapped himself shifting into innumerable forms of towers, domes and palaces. He has a picturesque eye and would have enjoyed this scenery by no means usual in the serene atmosphere of Lisbon. (*Journal* 71)

Ainsi, bien que le Portugal apparaisse aux yeux de Beckford, lors de ce premier séjour, comme le lieu de l'exil et de la déchéance, il constitue également l'espace où s'affirme l'imaginaire marginal d'un artiste épris d'étrangeté et soucieux, quitte à en souffrir, de manifester son exception. Comme l'écrit Laurent Châtel, « [l]a nature de Fonthill, des Alpes, de l'Italie et du Portugal fut la matrice de ses écrits et de ses jardins : elle fournit un miroir dans lequel il se mira pour mieux recréer des paysages fantasmés » (*Utopies paysagères* 38). Avec le temps, c'est cette vision idéalisée du Portugal qui prévalut, de sorte qu'il abandonna la représentation sombre que donne parfois le *Journal* du Portugal : dans les *Sketches* (1834),[27] il tint à présenter ce pays sous son meilleur jour. Ainsi que l'écrit Parreaux :

> […] il faut bien le dire, le Portugal a pris dans les souvenirs de Beckford un aspect également un peu légendaire. De ce pays qui l'avait reçu comme l'un de ses fils préférés, Beckford nous a légué un tableau, sinon réellement embelli, du moins par moments magnifié, épuré, un tableau d'où tous ses ennuis personnels se trouvèrent exclus, – parce qu'il les avait oubliés. […]. Comme tous les tracas de 1787 étaient peu de chose, – à côté de l'accueil grandiose qu'il avait trouvé auprès des Marialva, du Grand Prieur, du Prince ! Là, et là seulement, Beckford avait participé pleinement à une existence sociale véritable. Et il y avait participé sous la forme luxueuse, orientale, gigantesque – et libre – qui convenait à son tempérament. (144-145)

Au gré des séjours, au fil du temps, le Portugal devint peu à peu la patrie rêvée de Beckford. Au moment où ce pays fut menacé par la domination napoléonienne et abandonné par les signataires de la Convention de Sintra, n'écrivit-il pas : « O poor, beloved Portugal, my own true country, how I pity you ! ».[28] Maria Laura Bettencourt Pires

27. Parreaux présente les *Sketches* comme une ré-élaboration, des décennies plus tard, des notes rentrées dans le *Journal* de Beckford (114). L'année suivante, Beckford relata sa visite des monastères d'Alcobaça et de Batalha dans *Recollections of an Excursion to the Monasteries of Alcobaça and Batalha* (1835).

28. W. B à Franchi, 21 Septembre 1808 (Alexander, *Life* 83).

cite une lettre adressée le 19 novembre 1804 par Beckford à son ami portugais Jacinto Bandeira : « Mon affection pour le Portugal et mon désir d'y retourner ne cessera qu'avec mon existence » (131). Toutefois c'est la représentation duelle de ce pays, telle qu'elle apparaît dans le *Journal*, qui rend le plus vivement compte des mécanismes qui allaient déterminer le destin de son auteur. Enfer finalement adapté à un Satan des temps modernes ou reflet d'un paradis qui n'existe véritablement que dans l'esprit de celui qui l'observe, le Portugal du *Journal* traduit le caractère hors normes, étrange et étranger, d'un être qui demeura à jamais en exil, y compris sur le sol anglais,[29] après avoir abandonné la propriété de Fonthill qu'il avait voulue extravagante et unique, à l'image de son propriétaire.[30]

Nathalie BERNARD

Université de Provence

OUVRAGES CITÉS :

ALEXANDER, Boyd, ed. *The Journal of William Beckford in Portugal and Spain, 1787-1788*. London : Rupert-Hart Davis, 1954.

——. *Life at Fonthill, 1807-1822 with Interludes in Paris and London : From the Correspondence of William Beckford*. London : Rupert Hart-Davis, 1957.

——. *England's Wealthiest Son*. London : Centaur, 1962.

BECKFORD, William. *The Journal of William Beckford in Portugal and Spain, 1787-1788*. Ed. Boyd Alexander. London : Rupert-Hart Davis, 1954.

——. *Italy, with Sketches of Spain and Portugal*, *by the Author of Vathek*. London : Richard Bentley, New Burlington Street, 1834.

——. *Recollections of an Excursion to the Monasteries of Alcobaça and Batalha, by the Author of Vathek*. London : Richard Bentley, New Burlington Street, 1835.

29. « At Fonthill Beckford lived like a recluse, except for the visits of his family » (Alexander, *Journal* 21).

30. Après avoir fait raser, en 1807, la demeure de son père, de style dix-huitième siècle classique, William Beckford fit ériger dans la propriété familiale de Fonthill une abbaye pseudo gothique où il s'installa. Rongé par les dettes, il vendit Fonthill en 1822 pour s'installer à Bath, où il mourut en 1844.

BETTENCOURT PIRES, Maria Laura. « William Beckford and Portugal: A Case of Mutual Attraction ». *William Beckford and the New Millennium*. Ed. Kenneth W. Graham and Kevin Berland. New York : AMS, 2004. 131-159.

BILLI, Mirella. « Beckford's Visionary Landscapes : A Contemporary Reading ». *William Beckford and the New Millennium.* Ed. Kenneth W. Graham and Kevin Berland. New York : AMS, 2004. 37-51.

BULLOUGH, Geoffrey. « Beckford's Early Travels and his 'Dream of Delusion' ». *William Beckford of Fonthill, 1760-1844: Bicentenary Essays*. Ed. Fatma Moussa Mahmoud. Cairo: C. Tsoumas, 1960; New York : Kennikat, Port Washington, 1972. 31-50.

BYRON, George Gordon, Lord. « Childe Harold's Pilgrimage ». *The Complete Poetical Works*. Ed. Jerome John Mc Gann. Vol. 2. Oxford : Clarendon, 1980. 7 Vols. 1980-1993.

CHÂTEL, Laurent. *Utopies paysagères : vues et visions dans les écrits et les jardins de William Beckford (1760-1844)*. Thèse de doctorat. Paris III - Sorbonne Nouvelle, 2000.

——. « Les sources des contes orientaux de William Beckford (*Vathek* et la *Suite des contes arabes*) : bilan de recherches sur les écrits et l'esthétique de Beckford, Gilbert, Kepler ». *Études Epistémè* 7 (2005) : 93-106.

CURLEY, Thomas M. « William Beckford and the Romantic Tradition of Travel Literature ». *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 305 (1992) : 1819-1823.

DARTON, Eric. « William Beckford and Religion ». *Beckford Journal* 4 (1998) : 33-38.

D'HERBELOT, Barthélémy. *Bibliothèque orientale, ou Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connoissance des peuples de l'Orient*. Paris : Compagnie des Libraires, 1697.

GRAHAM, Kenneth W., ed. *Vathek and the Escape from Time : Bicentenary Revaluations*. New York : AMS, 1990.

GRAHAM, Kenneth W. and Kevin BERLAND, eds. *William Beckford and the New Millennium*. New York : AMS, 2004.

JACK, Malcolm. *William Beckford, An English Fidalgo*. New York : AMS, 1996.

LACROIX, Jean. « William Beckford voyageur-voyeur : la réalité et son 'double' ». *Il Senso del Nonsenso. Scritti in Memoria di Lynn Salkin Sbiroli*. Ed. Monique Streiff Moretti, Mireille Revol Cappelletti, Odile Martinez. Naples : Edizioni Scientifiche Italiane, 1994. 73-92.

LONSDALE, Roger, ed. *Vathek*. By William Beckford. 1786. Oxford : Oxford UP, 1970. Introduction i-xliii.

MELVILLE, Lewis. *The Life and Letters of William Beckford of Fonthill*. London : Heinemann, 1910.

MOUSSA Mahmoud Fatma, ed. *William Beckford of Fonthill, 1760-1844: Bicentenary Essays*. Cairo: C. Tsoumas, 1960; New York: Kennikat, Port Washington, 1972.

NOLAN, J. C. M. « The Devotee Glances at the Glorious One ». *The Beckford Journal* 4 (Spring 1998) : 39-48.

OLIVER, J. W. *The Life of William Beckford*. London : Humphrey Milford, 1932.

PARREAUX, André. « Beckford et le Portugal, une Patrie pour l'imagination et la sensibilité ». *Bulletin des études portugaises et de l'Institut français au Portugal* 21 (1958) : 97-155.

RUIZ, Luc. « L'Orient comme territoire intérieur, William Beckford et le conte oriental ». *Féeries* 2 (2004-2005) : 175-191.

——. « William Beckford, co-auteur des *Mille et Une nuits* ». *Mélanges Maurice Lévy – Les Cahiers du Cerli* 6 (mars 1995) : 161-165.

SAGLIA, Diego. « William Beckford's 'Sparks of Orientalism' and the Material-discursive Orient of British Romanticism ». *Textual Practice* 16.1 (Spring 2002) : 75-92.

WAHBA, Magdi. « Beckford, Portugal and Childish Error ». *William Beckford of Fonthill, 1760-1844: Bicentenary Essays*. Ed. Fatma Moussa Mahmoud. Cairo: C. Tsoumas, 1960; New York: Kennikat, Port Washington, 1972. 51-62.